

L'empereur Hadrien vu par Marguerite Yourcenar

Jacques Vier

Volume 12, numéro 1, avril 1979

Marguerite Yourcenar

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500477ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500477ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vier, J. (1979). L'empereur Hadrien vu par Marguerite Yourcenar. *Études littéraires*, 12(1), 29–35. <https://doi.org/10.7202/500477ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1979

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

L'EMPEREUR HADRIEN VU PAR MARGUERITE YOURCENAR

jacques vier

La publication des *Mémoires d'Hadrien* (1951) stupéfia la critique. Pour la première fois l'on entendait parler l'un de ces bustes d'empereurs romains qui, dans tous les musées du monde, garnissent le cimetière des Antiques, tout en désespérant de découvrir parmi leurs visiteurs, le plus capable de leur décerner un brevet de haute survivance. Passablement informé le récit monocorde de Dion Cassius, agréables les pages de Renan et de Gaston Boissier, savantes et parfois passionnées les restitutions de Léon Homo et de Jérôme Carcopino. Mais le mystère d'une destinée libérée des lieux communs de l'éloquence, de l'histoire légendaire, des subtilités du droit ou des mythologies décoratives, qui donc l'avait surpris avec autant d'adresse, de profondeur et de modestie ?

Pour son fils adoptif, dans ses derniers jours de lucidité, l'empereur Hadrien (76-138) qu'aucun serviteur n'accepte d'affranchir du fardeau de la vie, tente de dire ce qu'il fut et ce qu'il fit. Marguerite Yourcenar a retrouvé le style des examens de conscience, lorsqu'ils sont conduits avec cette maîtrise du chaos intérieur, telle que la pratiquaient sous l'Ancien régime la charité des orateurs sacrés ou la profane rigueur des repréailles mondaines. Toutefois de Bossuet à Choderlos de Laclos, sans trop insister sur le monologue d'Auguste, les généralités émousent parfois le mordant. Ici les aveux ne sont ni sous-entendus ni exaltés et, du reste, un païen ne se confesse pas. Voici d'abord la formation d'Hadrien, étroitement relié à la nature par la chasse et immolant le gibier dans une étreinte quasi fraternelle. Il grandit en centaure, et compose, uni à son cheval Borysthène, ce personnage qui n'aura qu'à vérifier par l'esprit la connaissance acquise de « son juste poids d'homme ». Exercer le corps, c'est appréhender l'air et le ciel par la tête et la poitrine et rejoindre les ténébreuses et fécondes puissances de la terre

par l'empreinte des membres inférieurs. Fasciné par la splendeur du jour et le mystère de la nuit, initié aux arts par une curiosité qui le pousse à s'essayer dans la poésie et la musique, il s'interdit de forcer son talent. Les extrêmes peuvent le toucher, mais il n'est pas fait pour la solitude sublime ou criminelle. Il lui est pourtant arrivé d'aspirer à l'équanimité d'un dieu, mais le plus grand de ses chers Grecs lui a d'abord appris à se connaître. Il faut savoir user des disciplines jusqu'au moment où elles ralentiraient de leur pesanteur inutile la liberté et l'originalité du bond. Sa parfaite correction à l'égard de Trajan, la rigueur et la précision avec lesquelles il accomplit les missions où l'homme de guerre et l'homme d'État se forment ensemble, décèlent chez le jeune tribun militaire la trempe impériale. Mais au contraire de Trajan, auquel il arrive parfois de ne guère dépasser le personnage du soldat ou du soudard heureux, Hadrien ne s'absorbe pas dans ses actes mais les domine afin de les mieux juger. De la même façon, il entend dresser son for interne par la liberté d'alternance.

S'il se déprend avec une extrême facilité des servitudes familiales et sentimentales, c'est qu'il n'a pas tardé à juger le « mundus muliebris » aussi peu fait pour seconder un homme d'État que pour concourir au progrès de l'esprit masculin. L'exception de Plotine, la femme de Trajan, confirme la règle. Fidèle aux traditions, il se rêve volontiers solitaire au milieu de hasards vierges, comme s'il souhaitait, dans un monde soumis à la civilisation du plus fort et sans doute du meilleur, recommencer sans aïeux ni postérité l'aventure de la conquête. La condition militaire, en le forçant à approcher le Barbare pour s'en faire respecter, tantôt par la victoire, tantôt par la négociation, l'éclaire sur une géographie et sur une humanité hirsutes mais grandioses. Forcé de rompre l'assaut des vagues ou des hordes, il avance dans la rectification et la meilleure ordonnance des paysages et des mœurs, et le galop du cavalier concourt à la fois à l'extension de l'empire et au progrès de la civilisation. De là vient la possibilité d'accès à la notion de Providence telle qu'on l'adore sous le nom de Jupiter, mais qui, n'imposant aucune transcendence, demeure un modèle ouvert à l'homme, et surtout sans égal pour le contraindre à se dépasser lui-même. Tout futur empereur peut donc ainsi envisager l'adoration des

foules, non pour s'en griser mais pour n'en tenter que mieux d'atteindre un but de haute sagesse. À ce degré de réflexion, et dans la plénitude de son activité et de ses réussites, Hadrien peut marquer sa place, par delà Trajan et Nerva, dans la suite des douze Césars, et de façon à offrir l'achèvement de leurs vertus ou la compensation de leurs vices. Au moment où il se saisit — légitimement ou par fraude, qui le dira ? — de l'empire, il achevait de légaliser le jumelage de Rome et d'Athènes. Il convenait de faire perdre aux légions le goût des lointains orientaux où Trajan lui-même se laissait trop facilement entraîner, victime de la chimère si funeste à Crassus. Hadrien préféra composer avec les Parthes plutôt que de les assujettir. Conviction raisonnée du danger qui finit toujours par naître d'un accroissement de territoires, conscience des ravages qu'une armée, même vouée à la police de l'univers, ne peut manquer d'exercer ? Hadrien se complait dans cette pesée que nuance pourtant son scepticisme ou plutôt sa résignation aux monstruosité inattendues et pourtant sommeillantes dans l'homme. « Comme l'initié mithriaque, la race humaine a peut-être besoin de sang et du passage périodique dans la fosse funèbre. » Du moins Rome, la sienne, telle qu'il la veut, fait barrage à ces sursauts de bestialité. Tout est désordre dans la nature ; du moins, le heurt des nations et des races, les conflits de religions, les accidents de la géographie peuvent, une fois maîtrisés, entrer dans les diaprures d'une Ville-rosace, capable de rayonner en ses provinces, diverses par les coutumes, semblables par les lois. Connaît-on plus belle assurance contre l'un de ces cataclysmes qui risquent de tout emporter ? Les friches ne sont pas que de la campagne ; elles obscurcissent les cerveaux. Entre toutes les disciplines, le droit romain peut le mieux concourir à éveiller et à polir l'intelligence. Et de quelques nouvelles Romes, Hadrien, qui se croyait architecte, élaborait effectivement les plans. Ainsi, sur le modèle de sa légendaire villa, inventait-il l'urbanisme pour toute la terre connue. Le désert le cédait peu à peu aux chaussées, aux temples, aux bains, aux boutiques, aux théâtres, et quand la ville portait un nom chéri et regretté, elle devenait un quadrilatère parfait où les colonnades, comme autant de stèles, chantaient le trône de l'enfant défunt. Sur les pierres mélodieuses, comme sur les corps bien propor-

tionnés, Hadrien établissait la dignité impériale qui le faisait responsable de la beauté du monde. Aux Muses il ajoutait deux compagnes, la Force et la Justice, et, guerrier pacifique, il scellait d'abord en soi la paix entre le Titan et l'Olympien. Et de même que ses incessants voyages lui révélaient que sa course pouvait être circulaire, le désert syrien, aux instants de rêverie nocturne, entrebâillait pour lui un cosmos de flamme et de cristal promis aux pérégrinations de son âme, s'il est dans son destin de s'affranchir du corps.

Le rêve ne doit pas empiéter sur l'exercice du pouvoir. C'est sur terre qu'il faut, en vue de l'avenir bâtir une politique à la romaine, comme un Colisée. La philosophie peut enseigner le discernement des hommes et convaincre quiconque tient les rênes que l'ordre aux frontières n'est rien si le fripier juif et le charcutier grec ne peuvent vivre en bon accord. La guerre peut devenir le chemin de la paix; il faut savoir se résigner à la fatalité inverse. La proscription peut servir à asseoir un bon gouvernement. Hadrien versa le sang de l'adversaire, lui fût-il proche par alliance¹. Pire encore; en sacrifiant qui l'avait trop bien servi², il tempéra de peur une politique trop dure. Trajan adorait la brutalité des jeux. Son successeur la déteste, et en elle surtout l'espèce de démagogie à laquelle, sur les gradins de l'amphithéâtre, l'empereur doit apprendre à se soustraire. Qu'elle lui soit, plus encore que la morale d'Épictète, une leçon d'endurance. Du moins, souvent absent de Rome, dont il ne négligeait ni la saine administration ni le bon entretien, et où la prospérité d'une classe moyenne maintenait l'équilibre entre deux ordres de citoyens jadis ennemis, Hadrien déplaçait-il le centre de gravité de l'empire et pouvait-il, étonnant précurseur, faire de la romanisation une politique européenne. Il y gagnait de délivrer la Ville d'une présence impériale assidue, vite devenue odieuse, comme on l'avait vu au temps de Néron et de Domitien, d'accroître ses propres lumières et de faire du mécénat le principal ressort de sa puissance. Peut-être personnifia-t-il, ayant établi en lui-même, par le parfait accord du génie grec et du génie latin, un équilibre achevé, la saine attirance vers le Barbare, respecté dans la richesse et l'originalité de ses dons, mais surveillé et ordonné dans leur épanouissement. S'il échoua auprès des Hébreux, puisqu'il fut obligé de détruire leur Ville sainte, sans jamais pouvoir

leur faire admettre qu'on pût vivre dans Aelia Capitolina, c'est qu'il croyait avoir abattu la forteresse d'une race et d'un dieu « isolés du genre humain ». Nation punie, en somme, pour son refus de l'Occident. Ainsi s'amorcerait le seul échec, — mais de quelle ampleur ! — d'Hadrien, si Marguerite Yourcenar ne conduisait son héros à fortement circoncrire les retombées de l'explosif chrétien.

En effet, ce n'est pas le moindre intérêt de ce livre que l'interrogatoire discret d'une âme impériale en cette époque de translation commencée des pouvoirs divins. L'un des principaux traits d'Hadrien, c'est la souplesse de l'être intime qui ferait volontiers l'essai d'une religion initiatique comme celle de Mithra, si elle n'exigeait pas le secret d'assemblées et de rites capables de troubler l'ordre établi. Aucun païen instruit et bien pourvu de prébendes, aucun empereur ne dépassera cette raison donnée des persécutions. Hadrien, pour sa part, désapprouve Trajan, qui laisse massacrer les chrétiens d'Antioche contre lesquels s'était ameutée, — déjà ! — la populace syrienne. Mais un mélange de dénuement étalé et de secrète intolérance lui fait prendre en dégoût l'appel de l'évêque Quadratus. Pour le voluptueux Hadrien comme bien des siècles plus tard pour André Gide, saint Paul est l'arête de poisson. Païen agnostique, l'empereur ne croit plus en des dieux qui « ne se lèvent ni pour nous avertir, ni pour nous protéger, ni pour nous récompenser, ni pour nous punir ». Il respecte leur ataraxie, laquelle respecte à son tour la liberté de l'homme. Le Dieu chrétien personnifie par excellence le pouvoir qui se dresse puisque c'est celui d'un Ressuscité. Cet Hadrien, si profondément descendu en ses ténèbres intimes, mais pour les éclairer et les ordonner, intègre les catacombes à l'urbanisme et leur refuse le droit d'hospitaliser la superstition. L'irruption d'un souverain unique de la terre et du ciel mécontente le sceptique réfléchi dont la religion vague « décantée de toute intransigeance et de tout rite farouche » s'accommodait, selon un mystère acceptable, des songes les plus antiques de la terre et de l'homme. Le prince, qui fait régner l'ordre partout où il y a des peuples refuse d'imposer des dieux, la bonne politique ne touchant pas au for interne. Ce qui n'empêche pas Hadrien, surtout celui de Marguerite Yourcenar, de s'inquiéter beaucoup de son âme dont il aime à chanter la gracieuse faiblesse.

Image possible du corps, l'âme, en effet, est-elle assez forte pour lui survivre, et, dans ce cas, pourrait-on la réintroduire dans la dépouille qu'elle vient de quitter, ou bien n'est-elle que la fleur fragile, suprême aboutissement d'un corps périssable? Si on lui donne une identité qui lui soit propre, peut-elle devenir objet d'échange entre deux amants? Son immortalité serait-elle le fait de l'amour ou de la sophistique? Antinoüs, l'être aimé par excellence et si amèrement reproché à Hadrien par l'Histoire, l'empereur n'est pas loin de lui devoir l'exaltation spirituelle de la chair, soit qu'il la rende consonante à une musique divine, soit qu'il la propose à l'esprit comme un entêtant problème. Beaucoup plus libre qu'Alexis, le mémoraliste du *Vain Combat*³, parce que la trempe romaine et impériale, les prédilections attiques et aussi une solide indifférence à l'égard de son épouse l'ont affranchi de toute tutelle morale et religieuse, il semble prêt à purifier ou du moins à expliquer un penchant réputé infâme par une sorte d'holocauste volontaire du jeune amant, obscurément soumis à un lointain appel de réversibilité. Ce mignon qu'on accuse Hadrien d'avoir fait périr, se range comme Endymion et Hippolyte dans la lumière irréaliste et chaste des dévots de Diane. L'empereur finit par se rendre compte qu'il avait chéri dans Antinoüs moins la perfection de la statuaire que la beauté discrètement composite d'un univers gréco-latin orientalisé. Contemporaine du prince jusqu'à l'ablation pure et simple du sens du péché, Marguerite Yourcenar se sert d'Antinoüs pour élever jusqu'à la dignité de Pygmalion un monarque de haute civilisation et pour faire cohabiter en lui un cœur ravagé et un esprit subtil. C'est qu'il fit beaucoup mieux que de composer des vers, il vécut la poésie, les Grecs lui ayant donné le goût d'une architecture musicale dont les principes devaient régir la constitution de ses propres États. Cela s'appelait helléniser les Barbares, atticiser Rome, ou, peut-être, immuniser la Ville contre la mort. Du moins la laisserait-il à son fils adoptif, Antonin, en état de survivre aux siècles et même d'affirmer, jusqu'en plein triomphe des vandalismes futurs, une continuité de civilisation à hauteur d'homme. Dans le lointain des âges à venir, une rencontre même était prévue, celle de César et de Pierre. Celui-ci aurait cessé d'être le chef d'un cercle d'affiliés ou d'une bande de sectaires pour devenir à son tour « l'une des

figures universelles de l'autorité». Cette mention furtive de la transcendance prouve que le plus cultivé et le plus intellectuellement affranchi des anciens empereurs ne pouvait, moins de deux siècles après le Christ, faire et dire comme si la Résurrection ne s'était pas produite. Et l'on acquiert ainsi une preuve supplémentaire du prodigieux doigté de la narratrice.

Université de Rennes.

Notes et références

¹ Son beau-frère Servianus.

² Le préfet du prétoire Attianus.

³ *Alexis ou le Traité du Vain Combat*, 1929, l'un des premiers livres de Marguerite Yourcenar.